



1^{er} Prix du Concours de Nouvelles Politiques de la Conférence Olivaint 2015

Le Retour du *Spleen*

Pierre-Marie Décoret

« Rares sont les anciens qui refuseraient de tremper leurs lèvres dans un élixir de jeunesse. Ils aiment trop à se rappeler leurs jeunes printemps et les évoquent avec enchantement. Ils esquissent un souvenir et, parfois, un sourire discret, heureux de leur bonheur d'antan, soulagés de s'en souvenir toujours. Il est triste de voir ces gens qui, prisonniers de leur mémoire, ont cessé de vivre dès avant leur trépas. Mais chacun n'a pas la joie de voir son visage terni par la vieillesse. Nos patriarches oublient trop souvent leurs pareils qui, cherchant leur avenir devant eux, durent se retourner pour le contempler.

Jean Duverger avait dix-neuf ans, l'âge de tous les attraits que jalourent ceux pour qui ils ne sont plus que de vagues souvenirs. Il avait su rompre avec les illusions de l'adolescence et l'insouciance du présent avant qu'elles ne le perdissent. Il leur substitua une foi inébranlable en l'avenir, en son avenir. Quoique Jean fût d'origine modeste, sa réussite scolaire lui promettait l'ascension sociale et une belle situation, loin de son enfance désargentée dans une ferme du Forez. A dire vrai, il aspirait à prêcher la bonne parole en noir. Non pas qu'il désirât sermonner des ouailles le dimanche, il leur préférerait de loin la cloche de l'école et l'instruction des chérubins. Jean, féru de récits de voyages, rêvait de partir séjourner en Afrique sur les traces de Livingstone et Brazza. Comble de bonheur, il aimait Julie et se savait aimé d'elle. Ensemble, ils avaient arrêté la date de leur mariage pour le printemps suivant, ce qui

leur inspirait un bonheur ineffable et l'impatience naïve des jeunes amants. Mais il y eut cet appel, aussi déroutant qu'irrésistible, auquel il ne pouvait se dérober. Aussi lui fallut-il partir dans la précipitation, quelques jours avant Noël, non sans avoir pris le temps d'embrasser sa fiancée et ses parents, qui se chargèrent d'ajourner les noces.

Au coup de sifflet, Jean, l'estomac noué, s'élança et courut à perdre haleine. Il allait atteindre la ligne quand il ressentit une douleur intense et s'effondra sur le dos. Un coup d'œil aux brancardiers lui suffit pour comprendre que les secours l'avaient précédé face contre terre. Un éclat d'obus logé dans son abdomen, il rampa dans un cratère tout proche, crispé par la douleur intense du feu qui dévorait ses entrailles. Il ferma les yeux, de peur de se voir mourir en larmoyant. Il n'était pas de ces hommes qui refusent les larmes par éducation, orgueil ou courage. Jean craignait simplement de sentir perler ses illusions perdues et ses projets évanouis un banal matin brumeux dans un champ de ruines. Ce fut la pensée de son amante qui le fit capituler. A la vue d'une jeune femme en noir sans avoir été mère, il s'effondra en pleurs et pensa à sa vie brusquement réduite à de longues minutes d'agonie et de convulsions dans une boue glaciale. Un corps inerte, où le rouge se mêlait au bleu de l'uniforme, contempla ainsi plusieurs jours ce paysage de désolation où seules crépitaient les rafales des mitrailleuses mortifères.

Jean était mon oncle. Je ne l'ai jamais connu. Il disparut le soir du dernier jour des attaques de Champagne, le 23 mars 1915, trois mois après le rappel précipité de sa classe et la veille de sa première permission. C'était il y a cent ans. Cette mort, comme tant d'autres, causa la peine d'un bataillon, l'affliction d'une famille et le désespoir d'une jeune fille. Il aurait aimé découvrir le fleuve Congo et le port de Saint-Louis du Sénégal. Il ne connut de l'Afrique que les tirailleurs marocains. Il affectionnait la littérature française. Quitte à mourir, il eût souhaité en dispenser Péguy et Fournier. Il adorait Julie et souhaitait ardemment l'épouser. Elle finit par l'oublier et monta fonder un foyer à Paris. Il était de ces générations dont les rêves furent brisés dans les tranchées. Ces gens-là frappèrent à la porte de l'avenir ; il ne leur ouvrit pas.



Cette histoire me fut racontée bien des fois, il y a si longtemps déjà. Ma grand-mère me relisait sans cesse cette lettre rédigée par les compagnons d'armes de son fils qui le virent mourir sans avoir vécu. Jean n'eut pas le temps de vivre sa vie mais s'imaginait un avenir bienveillant. Aujourd'hui, il est une maladie plus pernicieuse encore et dont le vaccin fait défaut : hier. Ses victimes deviennent ou historiens s'ils en guérissent par moments; ou fous à lier si le passé prend le dessus.

Je ne sais à quoi ressemblera ton siècle. Toutefois il y a fort à parier qu'il sera plus aimable que le mien. Je naquis en 1923 sous Millerand, tu es né cependant que s'éteignait Mitterrand. Fort de tes vingt ans, le siècle nouveau t'ouvre ses bras. J'ai bien conscience que les diplômes universitaires ne seront pas une assurance d'ascension sociale. Je sais aussi que l'emploi est un gibier qui se raréfie. Il ne faut pas pour autant exagérer ses maux. Mes parents ont connu deux guerres et leurs atrocités. Je suis déjà heureux de n'avoir vécu que la seconde. D'aucuns en ont retiré un linceul, d'autres les blessures du corps et de l'esprit ou le voile noir du deuil. Nous avons tous vu inscrire le nom familial d'un proche parent sur le monument aux morts du village. Ce siècle les descellerait peut-être pour satisfaire les deux fossoyeurs de mémoire : le temps et la politique. Après tout, l'heure est à la réconciliation. Pour mon père et ceux de 14, ils étaient les Fritz, des Teutons aux casques à pointe. Je les appelle Boches en serrant les dents, tu les nommes Allemands avec affection. Je suis de ces dernières générations qui parlent de l'Allemand avec ressentiment. Pour toi, l'Allemagne représente la perspective d'un séjour Erasmus, un congé sabbatique encouragé par Bruxelles. Peut-être y rencontreras-tu l'âme-sœur. Pour moi, en revanche, elle fut la certitude du malheur. Aux yeux des jeunes, la guerre est une curiosité. En dépit de mon grand âge, elle me fait encore frissonner. Il revient à ma mémoire l'exode, la débâcle et le travail obligatoire ; autant de cicatrices que Rhin et Danube, la liesse de la Libération et le bal du 8 mai n'ont jamais refermées. J'ai vécu mes plus belles années dans l'insécurité, dans la peur des Boches puis des Ruskovs. Depuis bien longtemps, la jeunesse n'appréhende plus la publication d'un ordre de mobilisation. Je pourrais dire bien d'autres choses. En 1926, la scarlatine a emporté ma sœur aînée en dix jours. Aujourd'hui et depuis trois ans, je partage ma vie avec un cancer et il ne m'importune guère. Je ne parle même pas de ma première compagne,



la faim. Elle partagea mon toit de ma tendre enfance à l'immédiat après-guerre. Dans notre pays, il est probable que ce sentiment, autrefois partagé, aujourd'hui méprisé comme fardeau des temps obscurs, ne frappera pas à la porte du siècle.

Je ne sais si tu entends ces paroles. Il est possible qu'elles soient, à tes yeux, des anecdotes surannées. Je suis aujourd'hui un vieillard condamné par le temps et la maladie ; reste à savoir lequel des deux l'emportera. Quelle que soit l'issue de cette épreuve, j'espère que tu changeras d'avis sur ce siècle qui t'a vu naître. Il ne fut pas le siècle de tous les bonheurs que ton esprit feint de dépeindre. Crois-moi, ce siècle m'a tenu la main et je pensais même disparaître avant lui. Il serait vain de regretter un temps qui ne le mérite pas et qui ne sera jamais plus. Il est vrai que la jeunesse ne comprend pas encore le monde dans lequel elle vit ; mais la vieillesse ne le comprend plus. A vivre dans l'amour d'un passé révolu ou la crainte d'un futur incertain, elles en retirent un sentiment partagé de malaise et deviennent insensibles au présent. Ce sentiment est normal chez les anciens, il est pathologique chez les jeunes. Il ne faut pas que, par appréhension, ils délaissent leur vie présente et conjuguent leur futur au passé. N'oublie pas je serais trop triste d'avoir fait d'un jeune homme un vieillard aigri bien avant l'heure à force de te conter le temps jadis. Tu mourrais toi aussi sans avoir vécu, avec la vie devant toi, au même âge que l'oncle Jean. Mais tu n'aurais ni éclat d'obus, ni les tourments du siècle passé à ta décharge. Songe à tout cela. Mon grand âge ne me permet plus de discourir trop longtemps. Il me faut te quitter dès à présent. »

Antoine Duverger prit sa canne, se leva à grand-peine et quitta discrètement la chambre. Il fut alors submergé par un profond désespoir, quand la tristesse le dispute à l'impuissance. La gorge nouée, les yeux embués, il interrogeait sa conscience, sans réponse. Il se dirigea ensuite vers la sortie de l'hôpital en se demandant si ce passéisme malsain serait le nouveau mal du siècle, un retour du Spleen chez de jeunes générations qui jalourent leurs ascendants par crainte d'un avenir sans attraits. Rejeton d'un autre temps et d'un siècle martyr, la tentative infructueuse de son petit-fils de mettre un terme à sa brève existence dépassait son entendement, lui qui eût vendu son âme pour embrasser la jeunesse et vivre ce siècle dont il ne voyait que les espérances.

